

René Lew,
le 11 juin / 3 juillet 2013,
en réponse à une question de Lis Haugaard et Elisabet Holst
(Copenhague, le 9 juin 2013)

Sur le refus de la féminité

La question est celle-ci : quelle négation est en jeu dans le refus de la féminité ?
Commençons simplement : il s'agit du schématisme de la castration, du côté masculin : *Ablehnung der Weiblichkeit*. Mais L. Haugaard et E. Holst considèrent que le refus de la féminité concerne tant le côté masculin que le côté féminin de la structure œdipienne : l'envie du pénis chez la femme serait de même un refus de la féminité.

Pour nous orienter, reprenons le propos de Freud.¹

Die beiden einander entsprechenden Themen sind für das Weib der Penisneid — das positive Streben nach dem Besitz eines männlichen Genitales —, für den Mann das Sträuben gegen seine passive oder feminine Einstellung zum anderen Mann. Das Gemeinsame hat die psychoanalytische Nomenklatur frühzeitig als Verhalten zum Kastrationskomplex herausgehoben, Alfred Adler hat später die für den Mann voll zutreffende Bezeichnung, « männlicher Protest » in Gebrauch gebracht; ich meine, « Ablehnung der Weiblichkeit » wäre vom Anfang an die richtige Beschreibung dieses so merkwürdigen Stückes des menschlichen Seelenlebens gewesen.

Je traduis.

« Les deux thèmes, qui se correspondent l'un l'autre, sont pour la femme *l'envie du pénis* — l'aspiration positive à la possession d'un organe génital masculin —, pour l'homme la révolte contre sa position passive ou féminine vis-à-vis d'un autre homme. La nomenclature psychanalytique très tôt fait ressortir ce qu'il y a là de commun comme comportement lié au complexe de castration, Alfred Adler a plus tard utilisé et mis en usage pour l'homme l'appellation pleinement appropriée de « protestation virile » ; je pense que « refus de la féminité » aurait été depuis le début une description correcte de cette part si remarquable de la vie psychique humaine. »

Ces deux thèmes, au paragraphe précédent, Freud les a spécifiés : « l'un est caractéristique de l'homme, l'autre de la femme ». Il précise : « il y a une correspondance évidente ; quelque chose de commun aux deux sexes, qui, du fait de la différence des sexes, a été contraint de prendre une autre forme d'expression ».

Donc je considère que le descriptif du point de vue de Freud est clair, puisqu'il utilise une fois une virgule et l'autre fois un point-virgule.

(1) Il y a ce qui est commun aux deux sexes : le complexe de castration ;

(2) ce qui vaut pour la femme : l'envie du pénis ;

(3) et ce qui vaut pour l'homme : moins la protestation virile que le refus de la féminité.

Lacan, pour sa part, a opposé le complexe de castration masculin à l'envie du pénis féminine. Cela a été une simplification, pas forcément bien venue.

¹ S. Freud, *L'analyse finie et indéfinie*, G. W. XVI, p. 97, au chapitre VIII et dernier.

Je noterai une autre correspondance-différence entre les sexes chez Freud, *Streben/Sträuben*. *Streben* : chercher à atteindre, *sträuben* : se défendre, se dresser contre. L'activité paraît ici plutôt féminine, et moins tant masculine. Mais cette tension entre l'actif et le passif mérite d'être dialectisée. En quelque sorte, c'est ce que fait Freud en préférant parler de « refus de la féminité ». La position passive féminine fait appel activement à l'obtention de ce qui manque. La position défensive masculine s'active contre la passivité et ce faisant se fonde sur celle-ci.

Le terme d'*Ablehnung* (c'est un des modes du rejet, du refus) est opposable à celui d'*Anlehnung* (appui ou étayage ou (adjectif) anaclitique, comme on dit pompeusement en français). L'*Anlehnung* concerne un choix d'objet et plus largement l'appui des pulsions sexuelles sur les pulsions d'auto-conservation. Je dirai que l'*Anlehnung* étaye la récursivité sur la prédicativité.

Le complexe de castration de Freud rend compte métaphoriquement de la récursivité du signifiant qui n'est fondé ni en soi ni extrinsèquement, mais dans une relation de différenciation identifiante (ou d'identification différentielle). Cette relation se spécifie comme tributaire de la fonction Père qui, en termes de présentification de l'absence, est strictement récursive. Or il y a deux abords de la fonction Père comme compactifiant l'ouverture signifiante (phallique) donnée comme castration : un mode masculin de compactifier les extensions objectales par l'intension fonctionnelle (de se rapporter au Père et à la castration) et un mode féminin.

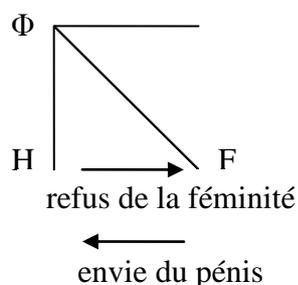
Lacan utilise l'appui pour expliquer en quoi l'inconscient s'appuie sur la pensée (comme « appensée ») ou, disons, l'énonciation sur l'énoncé propositionnel, la récursivité sur la prédicativité. Il est nécessaire de déconstruire (détruire, tuer) les extensions et leur prédicativité pour en étayer dialectiquement l'intension de la fonction récursive. Et cette récursivité narcissique (narcissisme primordial) est elle-même tout aussi nécessaire à induire imprédictivement les prédicativités objectales du monde.

Donc, en face de cet appui, l'*Ablehnung*, qui vaut aussi comme production déconstructive de récursivité, c'est se départir d'appui. Le complexe de castration masculin revient à se départir de l'appui de la féminité, pour en organiser la récursivité depuis l'asphéricité de l'identification au/avec le Père.

Alors qu'est-ce que l'*Ablehnung* a de particulier ?

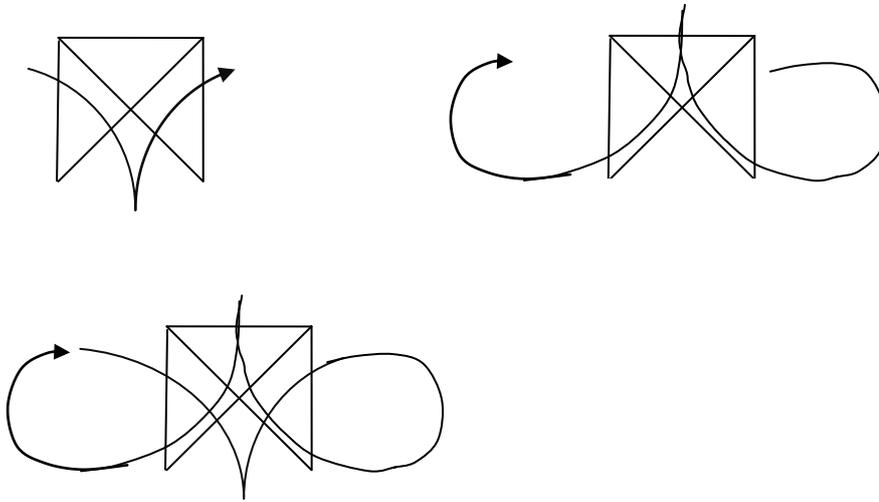
1°- Il s'agit de castration, comme récursivité, fondée sur la mise à l'écart de la féminité (car le féminin, n'était l'évidence, selon Freud, de la castration féminine, est d'emblée soustrait à l'opération de castration).

2°- De là ce refus s'organise au sein de la *Verleugnung*, du démenti de la castration, ou plus exactement ce refus participe du démenti : du démenti de la menace de castration.

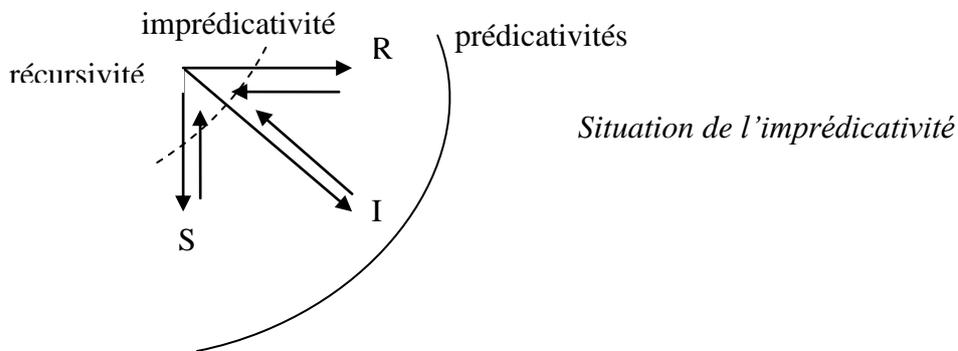


À appuyer cette fois sur la menace, l'ensemble des compactifications masculine et féminine est imprédictif, et fonde sa déconstruction au profit (à en tirer) de la récursivité phallique.

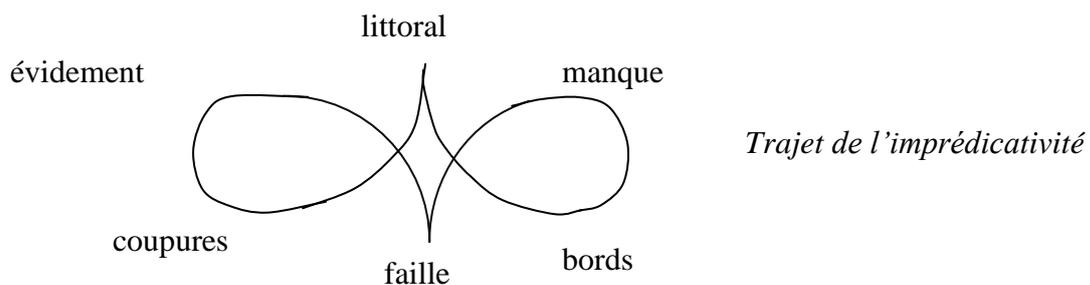
Cette récursivité est ainsi d'un abord probabiliste, et son induction négative (comme démenti de la menace qu'elle représente) fait du non-rapport entre les sexes le fondement (qui échappe) de la récursivité — après tout un détour que je vais expliquer.



Cela permet de repreciser les liens entre la récursivité et l'imprédictivité, de prime abord prises pour superposables (sinon identiques). En effet, l'imprédictivité qui (dans mes élaborations propres) ne serait *a priori* que passage réversif de la récursivité à la prédictivité,

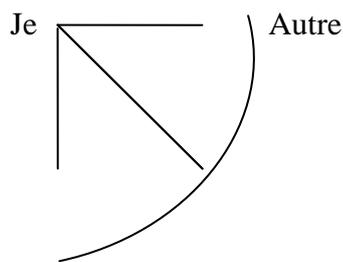


suit en fait un trajet dialectique plus long qui complexifie le vide au travers de ses divers abords.

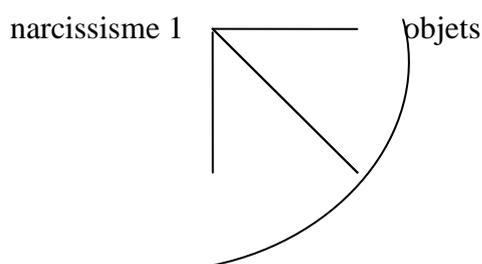


Si un vide signifiant existait en soi il n'aurait pas besoin d'être construit récursivement selon une conditionnelle irréaliste faisant fonction d'hypothèse : c'est *l'évidence* de la castration féminine ; mais la phase phallique supprime cette évidence, d'autant contingente, au profit de la nécessité d'un *évidement* à construire déconstructivement (c'est dialectique) par voie d'hypothèse à l'œuvre, selon les principes d'une récursivité, telle que l'évidement (castration) ne se fonde en soi que de la faille (non-rapport), ici notée comme imprédictive, entre les sexes, quand chacun d'eux ne s'établit qu'*a contrario* de l'autre (envie / refus : double mouvement dialectique), selon l'envie féminine de l'organe masculin et le refus masculin de cette féminité. Ici la dialectique est proprement récursive. Et l'hypothétique ne peut se fonder que d'une absence (d'une absence présentifiée — comme fonction Père), mais pas d'un vide patent (il a fallu que le Père fût tué et mangé pour que son absence présentifiée opérât et opère encore indéfiniment).

L'*Ablehnung* indique ainsi une discordance qui la distingue de ce que le démenti (*Verleugnung*) peut maintenir de forclusif chez Freud (ne rien vouloir savoir de la castration). Le refus de la féminité devient par là, sur le mode masculin, non seulement l'assomption mais surtout l'induction de la castration. Et ce manque à quoi correspond la castration appelée par envie à se combler — non sans angoisse. Entendons qu'avec ce terme de *Neid* c'est bien d'envie et non de désir qu'il s'agit : le désir a trait à l'objet, l'envie a trait à l'Autre (l'Autre-sexe). L'imprédictivité renvoie à l'Autre



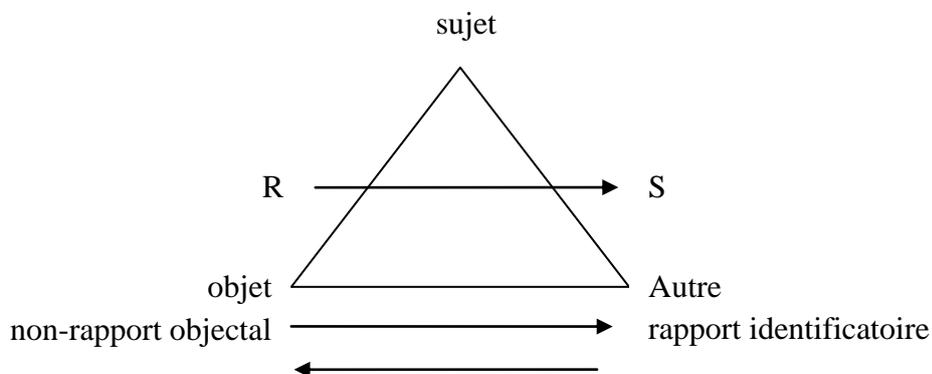
et la prédictivité à l'objet, même superposé à l'Autre.



De même la forclusion renvoie à l'objet (selon un non-rapport) et la discordance à l'Autre insatisfaisant (*Verstimmung*). C'est dire que l'instabilité imprédictive des sexes, parce que signifiante, refonde toute position subjective dans l'échappement de ce qui est fondateur (comme évidé) et qui échappe *dans* ce qui s'en produit, cette fois comme consistant (rapport flaccidité / érection, mais aussi érection / détumescence). Cela pose toute la question de la matérialité et des sexes et des signifiants, au travers des sensations, des perceptions, des représentations, des souvenirs... tous praticables de la signifiante (représentance, trace, rature...) qui ouvrent, par une fictivité du tiers exclu en logique classique, à des logiques hétérogènes, et pour suivre Lacan, féminines.

C'est parce qu'il existe un non-rapport entre les sexes que le passage de l'évidement au manque appelle à se dialectiser en termes de compromis, de bords, de littoraux,² en suscitant la matérialité qui manque à juste titre à la récursivité, mais au risque, en lui donnant consistance, d'échapper à cette récursivité (d'autant qu'elle échappe elle-même dans ses consistances extensionnelles et prédicatives), au risque donc de prendre l'organe pour la fonction. Mais malgré ce risque (et peut-être grâce à ce qu'il représente de menace, fonctionnelle, d'une castration, présentée comme organique) les logiques hétérogènes visent d'autant plus facilement le fondement de récursivité de la signifiante que ne le fait la logique classique étayée des objets. L'effet de sens qui s'organise ainsi de la consistance que prend la signifiante dépend en particulier de la fictivité à laquelle introduisent les logiques hétérogènes depuis ce que chacune en propre active de contingence.

Au total, mais après un détour qui me distingue de leur option de départ, je serai en définitive d'accord avec Lis Haugaard et Elisabet Holst : le refus de la féminité est nécessaire à l'étayage des deux sexes afin que le non-rapport objectal s'en soutienne. C'est ce non-rapport que Freud met en évidence pour pouvoir passer au symbolique du langage, selon ses théories du *Witz*



et de l'équivocité signifiante.³ Ce passage du non-rapport au rapport, et vice-versa, est proprement imprédictif. Et le refus de la féminité (et la destruction, qui y est sous-jacente) inhérent à l'obscénité est ce qui ouvre à l'identification différentielle avec l'Autre, afin d'en étayer, avec son équivocité, toute signifiante comme récursive.

² Et d'équivoques, voire de différence de phases au sens physique, ce qui donne métaphoriquement le diphassage de la féminité selon Freud : S. Freud, *G. W.* XV, p. 144. Cette différence de phases que produit le passage d'un courant électrique coagulant dans un gel résineux permet la construction d'un plan projectif effectivement plongé pour le coup dans un contenant tridimensionnel. Façons de lier la spatialité au temps.

³ R.L., « Rapports et non-rapports dans le *Witz* », *Che vuoi ?* n° 30, 2008.